Deuxième Année. — N° 37 Le Numéro : 0 fr. 25 Jeudi 15 Août 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Notre Fête ..... LA VOIX DES FEMMES
La Femme dans la Mêlée..... Louise BODIN
Autour du Congrès National de la C. G. T...... Georges YVETOT
La Femme et la Patrie..... GATTI DE GAMOND
Quelques simples réflexions..... Maurice WULLENS
Libres Propos ..... MARIANNE
Propos ..... ERMENONVILLE

NOTRE FÊTE

Parfaite en tous points et très réussie notre première fête du 4 août. Jamais nous n'aurons la place et le talent pour remercier ici comme il le faudrait les généreux artistes qui nous ont gracieusement prêté leur concours. Ce fut un ravissement d'entendre le bon Prince des chansonniers Xavier Privas et sa gracieuse compagne Francine Lorée-Privas qui ont su si bien s'adapter au public choisi qui honorait de sa présence notre première fête.

Aux artistes, aux auditeurs, à tous ceux surtout qui ont voulu contribuer de façon effective à la prospérité de *La Voix des Femmes*, nous disons de tout cœur :

Merci !... Merci !... Merci !...

Et, maintenant, à l'œuvre pour la propagande si utile. Coûte que coûte, nous voulons qu'on entende la « *Voix des Femmes !* »... On l'entendra !

LA VOIX DES FEMMES.

La Femme dans la Mêlée

A la belle matinée donnée au profit de *La Voix des Femmes*, Mme Louise Bodin, prononça l'admirable discours suivant que nos lecteurs et lectrices nous sauront gré de reproduire in-extenso :

Mes chères amies, mes chères camarades,

Je suis confuse d'être ici à l'honneur, n'ayant pas été à la peine... La peine, elle a été prise par la Directrice de la Voix des Femmes, *Colette Reynaud, chez laquelle le cœur est bien synonyme de courage et qui a mis au service du journal qu'elle a fondé le désintéressement le plus absolu, la plus émouvante vaillance aux heures difficiles, et il y en eût de fort difficiles. La peine, elle a été prise aussi par Monette Thomas qui s'est dévouée à notre cause au mépris des fatigues d'une maternité prochaine répondant ainsi au principal argument des adversaires du féminisme : « Eh bien, Mesdames, quand serez-vous mères ? »*

Moi, je n'ai eu qu'à venir du fond de ma province — et si les voyages sont une épreuve en ce moment-ci, c'est une épreuve vraiment douce quand elle doit être suivie de la récompense qui est la mienne en ce moment-ci.

Vous le savez, si l'éloignement, la distance, la séparation sont parfois les plus décourageants des obstacles, quand on est d'esprit inquiet, ils sont aussi la pierre de touche des attachements. C'est lorsqu'un amour, lorsqu'une affection sont superficiels qu'ils ne résistent pas à l'éloignement, à la séparation, que l'oubli vient peu à peu les étouffer sous sa cendre — mais lorsqu'ils tiennent aux sources profondes de l'être, lorsqu'ils répondent à l'idéal mystérieux que toute créature porte en soi et cherche à réaliser, l'éloignement et la séparation les avivent, les exaltent jusqu'à la passion.

Et c'est ce qui m'est arrivé pour la Voix des Femmes, *et c'est de la* Voix des Femmes *que je veux vous parler.*

La Voix des Femmes, *c'est un beau titre et c'est un noble titre et c'est aussi le programme le plus vaste dans ses desseins, le plus délicat dans ses réalisations.*

Jusqu'à présent les femmes n'ont pas parlé, ou du moins il n'y a eu que quelques voix de femmes isolées. — Je ne veux pas oublier celle à laquelle nous pensons toutes, et dont la lumi-

neuse douceur est la clarté de notre nuit, l'Appel dans notre silence. Je ne veux pas, je ne peux pas oublier Séverine, notre appui, notre certitude, notre exemple.

Vous vous rappelez la parole de dédain cruel : « Femmes, des enfants et non pas des conseils ! » Les hommes n'ont pas laissé parler les femmes — et de leurs enfants, vous savez ce qu'ils font. Non, les femmes n'ont pas parlé.

Voici la cinquième année depuis que l'effroyable cataclysme humain s'est abattu sur l'Humanité sans qu'on puisse espérer qu'il est à bout de ravages, de destructions de ruines, et de souffrances — sans même qu'il soit permis d'en exprimer l'espoir.

De l'épreuve abominable infligée à tous les peuples, les femmes sont innocentes, et, dans le grand conflit qui met aux prises toutes les nations et toutes les races de l'univers, elles n'ont rien à se reprocher. Il est le résultat d'une politique dans laquelle elles n'ont eu aucune responsabilité et sur laquelle je ne puis ni ne veux insister.

Epouses, mères, filles, sœurs, amantes, elles ont été frappées dans leur chair et dans leur cœur et le grand symbole Mater Dolorosa *est devenue « Milier Dolorosa ».*

Epouses, elles n'ont plus de maris, mères, elles n'ont plus de fils, sœurs leurs frères sont morts, filles elles sont orphelines. Elles ont mis un voile noir devant leur visage. Elles ont dérobé derrière un voile noir leur visage tragique, exsangue, leurs cheveux blanchis, leurs yeux brûlés de larmes, ces larmes de femmes qui coulent comme le sang d'une blessure, qui sourdent comme d'une nappe souterraine et que le tremblement de la voix suffit à faire déborder.

Elles ont pleuré discrètement, sans bruit — et puis elles ont été dans les hôpitaux, soigner, panser, assister les hommes qui réchappent du cercle infernal où les corps humains grésillent dans l'ébullition des quatre éléments.

Elles ont remplacé les hommes à l'usine, à l'atelier, aux champs, dans les bureaux, dans les écoles, sur les tramways, au volant des autos. Par centaines de milliers elles ont tourné les obus, fabriqué les explosifs, empli les cartouches. Elles ont accepté les tâches qui éreintent, qui épuisent et qui font tousser — et qui parfois estropient et tuent. Elles ont fait preuve de toutes les patiences et de toutes les résignations. Patience et résignation pour les pensions promises, pour la lenteur interminable des secours, pour les marchandages d'allocations dérisoires, pour la cherté de la vie, le dénuement, le froid, pour l'impudence des mercantis, la férocité des exploiteurs, de tous les profiteurs de la guerre. Car il a fallu la guerre, ne l'oublions pas, pour que nous sachions qu'il y a des femmes qui gagnaient pour vivre à Paris 35 francs par mois.... Et les grandes injustices fondamentales subsistent et, contre toute équité, bien rares sont les usines et les industries où la femme a pu obtenir un salaire égal à celui des hommes pour un travail identique.

Mais les larmes des femmes et leur travail ne solutionnent rien. Les sanglots des femmes, on les censure, on les baillonne — les larmes des femmes, les hommes ne les aiment pas... Ils prennent leur chapeau et ils s'en vont. Et quant au travail des femmes, on le réclame, on l'accepte quitte à ne donner en échange que de belles paroles — ou de l'eau bénite.

Et de cette foule féminine qui souffre et qui peine, la Voix des Femmes *a voulu s'élever — Elle a voulu parler au nom de la souffrance à laquelle personne ne pense, ou affecte de ne pas penser, elle a voulu parler au nom de la sensibilité qu'on méprise ou qu'on affecte de mépriser, elle a voulu dans le tumulte horrible des armes, faire entendre les plaintes des millions d'êtres sacrifiés. Elle a voulu tenter d'être une voix de sagesse, de raison dans la folie de meurtre et de suicide qui s'est emparée de toute la race humaine, elle a voulu faire valoir les droits sacrés de la vie contre la mort — elle a voulu exprimer, traduire ce que tant de femmes silencieuses pensent tout bas — elle a voulu que de leur douleur et de leur travail sorte enfin pour elles et pour les êtres de leur chair, quelques résultats pratiques, quelques acquisitions réelles dans le domaine matériel, un peu plus de bonheur et de sécurité dans le domaine moral.*

Et je réponds tout de suite à une objection qui nous a été faite. Cette Voix des Femmes *a-t-on dit, elle est surtout rédigée par des hommes. C'est vrai, c'était vrai surtout au début du journal. Notre cher camarade Georges Yvetot, l'ami dévoué de la première heure en sait quelque chose, Ermenonville, Fernand Morelle, Waldemar George, Noël-Garnier le savent aussi.*

Il n'a pas tenu qu'à moi de ne pas vous offrir la gerbe de tous les talents, de toutes les énergies féminines, de ne pas vous faire entendre le chœur complet des soprano, des mezzo et des contralto qui expriment nos opinions et nos sentiments. J'ai dû m'incliner devant des engagements, des impossibilités, des silences, des raisons respectables et, si mes déceptions furent parfois douloureuses, je ne désespère pas de triompher avec le temps de quelques raisons qui m'ont été opposées. Songez que nous n'avons que quelques mois, que nous sommes encore bien petits, bien jeunes et qu'il y a des cas où l'on peut, sans bourrage de crâne, réclamer le bénéfice du temps.

Et puis je dois reconnaître que les hommes, ceux qui sont jeunes et ceux qui le sont moins — sont des collaborateurs plus assidus et plus réguliers que les femmes, et qu'il m'arrive bien plus de copie masculine que de copie féminine. Ont-ils plus à dire — je ne le crois pas — osent-ils davantage, ont-ils plus le besoin et l'habitude de s'exprimer par l'écriture, c'est évident.

Mais avec Véra Starkoff, Jeanne Deuil-Perrot, Germaine Burag qui vinrent à nous dès le début, je vous donne actuellement la lyrique et vibrante Henriette Sauret, la méditative Magdeleine Marx, la précise Fanny Clar, la passionnée Monette Thomas et j'en attends d'autres que je ne vous nomme pas pour ne pas les engager avant qu'elles ne se soient elles-mêmes engagées. J'en attends d'autres de chez nous et d'autres pays parce que je voudrais une grande circulation internationale d'idées et de sentiments féminins.

Mais si c'est mon désir et mon souci d'augmenter, d'élargir, d'étendre notre collaboration féminine, je tiens aussi essentiellement au féminisme mixte. Car il ne s'agit pas ici ni d'antagonisme, ni d'isolement... Au moment où, quelles que soient nos angoisses et nos sacrifices, à nous les femmes, la part n'a pas été égale entre les hommes et nous, au moment où des millions d'entre eux ont tant fait et tant donné et tout donné, il ne peut pas être question d'antagonisme ni d'isolement.

Les souffrances, les désespoirs inconsolables que les femmes endurent depuis le commencement de la guerre montrent assez à quel point nous pouvons tenir aux hommes et souffrir pour eux, nous n'avons que le désir, que l'espoir, que la volonté de leur vie.

Et puis même quand cela n'est pas la guerre les hommes souffrent aussi de bien des injustices, de bien des iniquités, de bien des exploitations du faible par le fort. Je me permettrai de vous rappeler ce passage de Musset dans On ne badine pas avec l'amour *: « Tous les hommes sont menteurs, faux, inconstants, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables ou sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses ou dépravées — mais il y a au monde une chose sainte*

et sublime, c'est l'union de ces deux êtres si imparfaits et si affreux.

Je m'élève avec force contre cette folie que le féminisme puisse être l'anti-hommisme. Enfants nous sommes des frères et des sœurs, jeunes gens nous somme des amoureux — et, dans notre maturité si rien ne nous empêche d'être encore des amoureux, nous sommes surtout des amis ayant mêmes aspirations, mêmes désirs, mêmes intérêts ici-bas dans la recherche du bonheur par la plus grande égalisation du bonheur pour tous. Nous demandons seulement une collaboration que jusqu'alors ils nous ont refusée alors qu'ils n'hésitaient pas à exiger de nous des efforts qui indiquent tout au moins une certaine force physique, une certaine richesse morale et intellectuelle. Car il est bien évident que les hommes n'ont pas été ce qu'ils auraient dû être — ils ont négligé les femmes — après s'être demandé pendant longtemps si même elles avaient une âme, ils ont abandonné pendant des siècles cette âme aux prêtres — ils les ont abandonnées à toutes les exploitations, et Marcelle Capy a pu dire récemment encore que, dans la question syndicale, ils n'ont été ni les éducateurs, ni les protecteurs qu'ils auraient pu, qu'ils auraient dû être.

Néanmoins, je persiste à croire qu'il est nécessaire que l'homme et la femme marchent côte à côte ou la main dans la main sur le dur chemin du progrès, et que de leur union dépend le salut de l'un et de l'autre. Le cerveau de l'homme et le cerveau de la femme doivent chercher à se comprendre, à se pénétrer, à penser tout haut l'un pour l'autre, le cœur de l'homme et de la femme doivent battre à l'unisson.

Et la Voix des Femmes *revendique aussi le difficile honneur de sauver, dans son arche encore bien frêle, sur les flots de sang humain sans cesse montants, une parcelle des idées et de la beauté par lesquelles la vie vaut la peine de vivre. Elle ne veut pas écarter de son horizon ce qu'il y a de plus noble dans l'être humain : l'intelligence, les facultés créatrices des belles œuvres de la pensée et des belles œuvrs d'art.*

Certes d'abord avant tout la liberté, la justice, la vie, la possibilité de gagner largement cette vie et d'avoir des heures de loisir, des heures de repos pour l'affection, pour l'amour, pour les joies de la famille ; certes d'abord avant tout l'air pur, la lumière, l'eau, le ciel et les arbres, la disparition des taudis qui sont la honte de nos luxueuses cités modernes, certes d'abord des lois d'hygiène et de protection, mais aussi l'éducation de l'esprit, des yeux, des oreilles, des sens par lesquels on est en communication avec la beauté des livres, des couleurs et des tons.

Ah ! comme je voudrais que pour tous nos enfants, que pour toutes nos filles, riches ou pauvres, il n'y ait qu'une éducation qu'un enseignement — comme je voudrais que les conditions de vie matérielle des moins fortunés deviennent telles qu'ils soit possible à toutes les jeunes filles d'augmenter le nombre de leurs années d'études — comme je voudrais qu'il y ait des heures pour des visites dans les musées, pour des visites aux monuments qui sont la gloire de notre passé et du patrimoine humain, qu'il y ait des heures aussi pour des auditions musicales, pour des concerts. Aucune créature vivante ne devrait être privée de ces biens précieux qui sont le froment de l'esprit et de l'âme et qui sont la preuve que l'homme n'est pas seulement l'être bas, égoïste et féroce dont nous désespérons depuis quatre ans de cauchemar.

Et c'est ainsi que la Voix des Femmes *qui possède déjà la rubrique des livres, qui fait un choix pour ses lectrices de ce qu'il est intéressant, utile ou nécessaire de connaître dans le mouvement d la pensée contemporaine, héritière de la pensée de glorieux siècles passés, a l'ambition de posséder aussi une rubrique de critique dramatique, de critique musicale et de critique des arts plastiques — sans préjudice d'une critique judiciaire et médicale confiée à une avocate et à une doctoresse.*

Mais pour la réalisation de ce programme où il entre peut-être quelques rêves, quelques chimères — mais il faut rêver beaucoup, rêver grandement, rêver jusqu'au royaume qui n'est pas de ce monde pour obtenir un peu dans cette vallée de larmes —il est indispensable, mes chères amies, mes très chères camarades que vous soyez avec nous, que nous nous sentions encouragées, comprises, aimées.

Organe d'éducation et de revendications féminines.... Mais il faut que les femmes mettent de la bonne volonté à se laisser éduquer. Il faut que les femmes comprennent la nécessité de se grouper, de s'unir, de se syndiquer aussi bien dans la lutte pour la conquête de leurs droits politiques et sociaux. Il faut qu'elles sachent ce qu'elles veulent et où elles vont, il faut qu'elles écoutent et qu'elles répondent « présentes » à l'appel qui leur est fait. Il faut enfin qu'elles apprennent la solidarité, qu'elles se rendent compte que leur vie n'est pas limitée au champ étroit de leur foyer, de leur métier, de leurs occupations personnelles mais qu'elle déborde dans l'espace, qu'elle est une molécule agissante et réagissante dans le grand océan mouvant des molécules humaines. Comment ne pas frissonner de ses péchés de paresse ou d'indifférence à l'heure où on nous arrache le plus précieux de notre chair et de notre sang pour le jeter à tous les hasards meurtriers de l'effroyable tourmente humaine déchaînée sur le globe.

Femmes, mes chères amies, mes chères camarades, je crois, je suis sûre que les temps sont venus. Partout le féminisme fermente et tressaille dans le monde. Partout les femmes obtiennent enfin des droits qui sont le droit de tout être humain. Les Françaises n'ont pas mérité d'être les dernières appelées à l'exercice de ces droits-là. Mais elles doivent faire l'effort de vouloir elles aussi ces droits-là.

Le moment est venu de vouloir et de réfléchir. Réfléchir à l'usage qu'on fixe de ces droits, aux devoirs nouveaux qu'ils créeront. Le moment est venu de songer à demain non seulement pour vous mais pour les enfants que vous mettrez au monde et dont vous devez être les éducatrices, que vous devez élever sans haine, dans l'amour de la paix, car les hommes lèvent, si je puis dire, selon les germes qu'on a semés dans leur cœur et dans leur cerveau d'enfant.

Ecoutez-moi, ce n'est que si nous sommes unies, serrées les unes contre les autres — non plus séparées par des méfiances injustes ou des sévérités excessives, mais rapprochées par ce qui nous fait sœurs dans l'Humanité, que nous pourrons parler avec des chances d'être entendues. Que nos souffrances communes, que nos angoisses communes, que nos larmes communes, que nos espoirs communs ne soient pas vains. Il faut que cette catastrophe sans exemple, cette extermination de la race, ce supplice de peuples entiers, la ruine économique des nations, la stérilité de la terre, soient pour nous une leçon que rien, jamais rien ne pourra nous faire oublier. En 1914, on n'a pas daigné nous consulter ; on nous a faites complices sans nous permettre de protester. Nous ne pouvons plus accepter d'être impuissantes ou passives. Nous voulons au moins que nos filles ne connaissent pas les sacrifice, la douleur et les affres qui ont été le lot de millions d'entre nous . . nous voulons qu'on ne leur tue plus leurs enfants, nous voulons que, si elles doivent gagner leur vie elles ne se heurtent plus à toutes les iniquités sociales, à toutes les offenses dont la femme est la victime parce que les codes sont faits sans le concours et le contrôle des femmes.

Nous sommes aujourd'hui le 4 août. C'est une belle date

dans l'histoire de la France, dans l'histoire de la Révolution française. C'est le jour ou plutôt c'est la nuit où dans l'exaltation la plus généreuse tous les privilégiés renoncèrent à leurs privilèges et jurèrent de s'unir pour la reconnaissance des droits de l'homme et du citoyen. Voulez-vous que cette date du 4 août soit notre date à nous, soit la date de la Voix des Femmes, cette voix qui doit monter de plus en plus nombreuse, de plus en plus nourrie dans le ciel de toutes les nations de l'univers et qui doit s'affirmer souveraine et maternelle — les événements hélas nous ont montrés que la voix des hommes est impuissante — et que la voix des pères est restée muette ? Car la maternité est la cause première et la fin dernière du monde vivant. Elle est tout à elle seule ; l'amour, les droits de la femme, les droits de l'enfant qui ne peuvent s'élaborer que dans les féconds loisirs de la paix.

Voulez-vous nous aider à triompher des difficultés qui se dressent devant nous et qui, si elles n'ébranlent ni notre foi, ni notre volonté nous entravent et nous retardent ?

Voulez-vous être le noyau de nos adhésions, voulez-vous être les premières amis dans la Société des Amis de la Voix des Femmes *? Alors je tends les mains vers vous, sans hésitation et sans scrupule parce que c'est une raison de plus de s'aimer les unes les autres que de se devoir les unes aux autres.*

Louise BODIN.

Autour du Congrès National de la C. G. T.

L'ACCORD DES OUVRIERS

A mon grand regret, je n'ai pu, comme je l'aurais voulu parler ici en temps convenable du Congrès de la Confédération Générale du Travail.

Il fut un événement important malgré les autres événements du jour.

A mon sens, il fut surtout important parce qu'il dissipa bien des malentendus et que l'union morale put s'y réaliser facilement par le concours de bonne foi et de bonne volonté de tous.

L'accord que je souhaitais entre les militants du Prolétariat de France s'est très bien réalisé.

Certes, on ne peut pas dire que, de part et d'autre, les adversaires se soient ménagés. Mais les explications furent loyales. Les reproches entre « majoritaires » et « minoritaires » furent quand même nuancés de cordialité. Les discours furent empreints d'une réelle estime entre militants pensant diversement sur la tactique employée par C. G. T. depuis la guerre. On s'expliquait entre hommes sincères qui se connaissent depuis longtemps.

Des hommes de la valeur de Georges Dumoulin, Bourderon. Frossard, Thuillier, Bled, Bidegarray, etc., Raoul Lenoir. Labbe, Blanchard et surtout de l'irréprochabilité indiscutable du secrétaire de la Fédération des Métaux., Merrheim, ne pouvaient faire autrement que de s'élever à des questions d'idées sans *s'arrêter aux mesquines questions de personnalités.*

(Je ne cite que les noms qui me viennent à la mémoire).

Aussi, le secrétaire confédéral fut-il très à son aise pour répliquer.

C'est pourquoi, très facilement, s'est réalisée l'entente souhaitée par tous les vrais amis du monde ouvrier.

L'OFFENSIVE DE REACTION

D'ailleurs, il faut bien convenir que c'est justement l'offensive réactionnaire contre la classe ouvrière que vient de révéler le procès Malvy qui a précipité dans les bras les uns des autres, si je puis dire les frères momentanément ennemis !

Les événements qui furent la cause de la mésentente ont été ceux-là mêmes qui ont incité à l'union presque unanime des Congressistes sur une résolution que nous croyons devoir reproduire en son entier à titre documentaire :

LE TEXTE DE LA RESOLUTION

Le 19e Congrès national corporatif rappelle le caractère des statuts de la C. G T. qui assure à toutes les tendances du mouvement leur liberté d'expression dans l'Unité ouvrière.

Cependant, il ne saurait tolérer que les organisations régulièrement confédérées soient privées de la direction des mouvements corporatifs susceptibles de se produire dans leur sein.

Enregistrant les déclarations faites à sa tribune au nom des tendances ; appréciant à leur valeur les efforts salutaires faits de part et d'autre pour dissiper les équivoques qui ont obscurci les positions respectives de chacun et dégagé du passé l'action de la classe ouvrière pour l'avenir ;

Considérant que les débats ont prouvé que le souci des intérêts ouvriers et de la paix du monde ont inspiré exclusivement les attitudhes au sein des organisations syndicales de la C. G. T., qui en est l'expression nationale ;

Déclare faire confiance aux militants et aux organisations régulièrement confédérées ;

Ratifie la motion d'action et d'unité votée à la Conférence de Clermont-Ferrand, qui condamne toute continuation de la diplomatie secrète ; qui réprouve les tractations faites à l'insu de la Nation ; qui réclame que celle-ci ait connaissance des conditions auxquelles la paix générale juste et durable, la seule possible, pourra être conclue ; conditions que résument les formules suivantes : pas d'annexion ; droit des peuples de disposer d'eux-mêmes ; reconstitution dans leur indépendance et dans leur intégrité territoriale des pays actuellement occupés ; réparation des dommages causés ; pas de contribution de guerre ; pas de guerre économique succédant aux hostilités ; liberté des détroits et des mers ; institution de l'arbitrage obligatoire pour régler les différents internationaux ; constitution de la Société des Nations ; conditions qui sont celles définies par le président Wilson, par la Révolution russe à ses débuts et affirmées par toutes les manifestations intéralliées et internationales et même par Zimmerwald.

Il rappelle aux travailleurs que l'obtention des passeports déjà réclamés pour la Conférence de Clermont-Ferrand pour une Conférence internationale dépend pour une grande part de leur action forte et disciplinée appuyant celle qu'il donne mandat à la C. G. T. de mener de toutes ses forces, par tous ses moyens, pour imposer au besoin au gouvernement par une démonstration d'ensemble la volonté prolétarienne depuis si longtemps exprimée.

Il déclare réprouver toute intervention armée des nations de l'Entente en Russie en dehors de la volonté du peuple russe lui-même.

Il appelle enfin toutes les organisations ouvrières à agir méthodiquement pour imposer à tous la reconnaissance des droits ouvriers.

ATTITUDE D'AVANT-GUERRE

Je ne me propose pas de reproduire ici tout ou partie des discours qui ont été faits au Congrès confédéral, mais je crois nécessaire pourtant de reproduire ces quelques paroles de Jouhaux répondant à certaines critiques sur l'attitude de C. G. T. avant la guerre, qu'on a qualifiée de démagogique :

« Je veux aussi débarrasser le débat d'un préambule nécessaire.

« Frossard a parlé de l'attitude d'avant-guerre, attitude démagogique. Nous ne devons pas le regretter. Avant les hostilités, nous avons fait toute la propagande que nous pouvions faire, avec des moyens simples, grossiers destinés à frapper plus sûrement les cerveaux des travailleurs pour les éveiller à la *réalité*.

« Aujourd'hui, il ne s'agit plus de jeter des formules à travers l'espace, mais de réaliser.

« Il faut aujourd'hui que l'organisation syndicale fasse l'œuvre constructive que la classe ouvrière attend d'elle.

« On a dit à cette tribune que l'on ne pouvait construire pendant que la fusillade crépitait et que le canon tonnait, et c'est regrettable, car si nous nous refusons à envisager dès maintenant le travail de réorganisation, celui-ci pourrait bien se faire sans nous et contre nous. »

POUR LA PAIX

N'est-il pas aussi très nécessaire de reproduire les paroles de Merrheim en ce qui concerne toutes les calomnies, toutes les bêtises, qui ont été dites au sujet des *Pacifistes* qu'on a stupidement traités de *défaitistes* ?

Voilà ce qu'a dit le secrétaire de la Fédération des Métaux, concernant son voyage :

« Pour détruire une légende, je déclare que nous y allâmes aux frais des fédérations des Métaux, du Tonneau et de la Chapellerie.

« Nous n'avons pas accepté un sou d'autre part. »

Voilà donc une infamie réduite à néant. Disons de suite qu'elle n'émanait pas de journaux soucieux de la vérité, ni de journalistes soucieux de leur dignité professionnelle, mais simplement du rapport lu à la Haute-Cour pour accuser Louis Malvy, ancien ministre, coupable d'avoir fait confiance à la classe ouvrière lors de la mobilisation générale.

A ZIMMERWALD

« Qu'avons-nous fait à Zimmerwald ? dit Merrheim.

« Nous y avons, d'abord rencontré Lénine, avec qui nous avons bataillé huit heures durant. »

Merrheim refait à ce moment le récit qu'il avait fait antérieurement devant le Congrès des Métaux.

Il poursuit :

« Quand nous sommes revenus, on nous a jeté à la tête que nous étions pour la paix à tout prix. Ce n'est pas exact. Zimmerwald n'était, comme l'a dit Dumoulin, qu'un symbole. »

Et il ajoute :

« Si vous êtes pour la catastrophe avec cet espoir que de cette catastrophe vous ferez surgir la révolution sociale, je ne suis pas avec vous.

« Demain, poursuit Merrheim, nous serons en face des situations plus pénibles que celles que nous avons déjà rencontrées.

..... CENSURE .....

« Les camarades russes l'ont signée et, la paix signée, la guerre continue.

« Trotzky voudrait sauver la révolution, et pour la sauver, il sera peut-être obligé de se retourner vers l'Allemagne.

« Cette paix-là, nous ne pouvons la signer, nous sommes sur ce point-là d'accord. »

Voilà de la lumière qui rend désormais la calomnie bourgeoise aussi ridicule qu'elle était perfide.

Maintenant nous allons voir les travailleurs unis s'occuper de réalisations.

***

A mesure que des faits importants au point de vue économique et social se produiront, je me ferai un plaisir et un devoir de les commenter ici.

La Voix des Femmes a sa place dans la presse ouvrière puisqu'elle y revendique ce que les ouvrières revendiquent directement par les syndicats de leur corporation.

La lutte syndicale ne peut-être étrangère ni indifférente à la *Voix des Femmes* puisqu'il y a longtemps déjà, (dès nos premiers numéros) nous avons déclaré que la femme ne devait pas être la concurrente ni l'antagoniste de l'homme dans les ateliers, mais au contraire, son égale et sa compagne ainsi qu'elle doit l'être dans la vie, dans toute la vie !

Georges YVETOT.

La Femme et la Patrie

L'auteur des lignes qui suivent fut la plus remarquable des féministes belges. Joignant à l'intelligence la plus prompte et la plus lucide un talent oratoire extraordinaire qui trahissait ses origines italiennes, Mlle Gatti de Gamond fut la véritable initiatrice de l'enseignement supérieur des femmes en Bélgique. Elle fonda dès 1864 à Bruxelles des cours d'éducation pour jeunes filles conçus dans l'esprit le plus libre et unissant aux initiatives les plus larges la discipline intellectuelle la plus rigoureuse : des générations de femmes conscientes s'y formèrent et exercèrent à leur tour une influence bienfaisante sur l'éducation de la jeunesse.

Pensionnée en 1899, Mlle Gatti de Gamond consacra la fin de sa vie à une propagande infatigable, par la parole et par l'écrit, pour l'émancipation de la femme inséparable à ses yeux, du socialisme. La page que nous reproduisons date de 1904.

Est-ce que les femmes ont une patrie ? Le Code décrète, pour réaliser ce but de simplification, qu'il poursuit dans le mariage, toujours à nos dépens, que la femme mariée prend la nationalité de son mari, Quand elle épouse un étranger, elle le suit en emportant ses bagages ; mais la Patrie ne compte pas parmi nos biens propres.

Représentez-vous cependant l'état d'âme de cette jeune épousée réchauffée par la flamme patriotique de l'échevin Lepage (1) Elle ne respire que pour les trois couleurs, rouge, jaune et noir ; pour le Lion de Flandre ; elle frémit aux accords et aux paroles de la *Brabançonne* et pèlerine chaque année à la place des Martyrs. Elle a pris tout cela au sérieux, quand l'étranger survient et l'oblige à remplacer dans son cœur les trois couleurs et le lion héraldique, sur ses livres l'hymne national, et, dans ses dévotions, le but de ses pèlerinages. C'est lui extirper un fragment de conscience !

Aimera-t-elle sa première ou sa seconde patrie ? ou toutes les deux ensembles ? Et que fera-t-elle, si la guerre s'allume entre ces deux patries ?

Le grand Corneille a évoqué le problème dans sa tragédie des Horaces et l'a montré insoluble. Camille opte pour la patrie de l'époux, mais la famille Horatia proteste au nom de la première patrie et punit l'infidèle de la peine de mort. Le public autrefois — car ces questions aujourd'hui le laissent indifférent — prenait parti pour Rome et les Horaces... contre notre Code.

Il n'en est pas moins vrai que cette expectative de patrie de rechange est de nature à nous rendre sceptiques ; que les conservateurs, qui font de nous des sans-patrie, se montrent inconséquents quand ils jettent l'anathème aux internationaux conscients, comme le sont les socialistes !

CENSURE

Nous, femmes, qui sommes la vie, nous ne voulons connaître que la Matrie, l'amour du sol natal, le culte de son génie de sa langue, de ses traditions, contes, chansons, légendes héroïques, paysages : des souvenirs d'enfance ; la poésie du passé et du présent ; les liens qui rattachent les petits enfants et les grands-parents ; toutes les douceurs et les tendresses qui vivifient les braves cœurs, tout ce qui est vrai, tout ce qui est réel dans la Nature, et non dans les vieux textes. Les matries sont les cellules de ce vaste organisme qu'édifie le socialisme par la fraternité des peuples.

Isabelle GATTI de GAMOND

Quelques simples réflexions

Pour Madame Henriette Guilbeaux, Cordialement
M. W.

Il est assez rare, en ces jours d'universelle frousse et de pleutrerie générale, — masquée du beau nom d'opportunisme ! — il est assez rare, dis-je, de pouvoir prendre ouvertement la défense d'un innocent calomnié. Du jour où tous les marlous, pornographes, stratèges en chambre, munitionnaires et concussionnaires en veulent à quelqu'un, ses meilleurs amis se défilent, les gens de son parti prétendent ne plus le connaître, ceux qui ne le connaissent pas prétendent que « *Après tout, on ne sait jamais !* » Evidemment, nous avons vu tant de reniements ces dernières années, qu'un pessimiste peut dire qu'*on ne sait jamais !* Mais sans être un optimiste béat, l'on peut bien ne pas se ranger à cet avis et ne point se contenter de cette excuse douteuse. Tant qu'on ne sait pas, que l'on croit ne voir que des apparences, et si l'on pense que tout est apparence l'on doit au moins admettre les plus admissibles, les plus vraisemblables. Et il faut défendre ardemment un homme insulté, calomnié lâchement quand *toutes* les apparences — et toutes les vérités ! — prouvent sa sincérité, son désintéressement à la face de tous les vendus et de tous les vrais traîtres!

Mes amis, ceux qui me connaissent, ont deviné déjà que je fais allusion ici au camarade Henri Guilbeaux, actuellement emprisonné à Genève et quotidiennement insulté par tous les Bérenger, Dumur et autres Daudet ! Depuis six mois et plus, ces individus répugnants déversent sur notre ami des injures et d'ineptes accusations de roman-feuilleton. Toute argumentation leur est facile : la Censure nous coupe toute réfutation. Et quand la Dame au crayon bleu ne s'en mêle pas, la censure préventive, celle des directeurs de journaux, revues et publications — sévit, non moins féroce. Je ferai quelque jour la liste des organes d'*avant-garde* (oui !) à qui j'ai proposé un article sur Guilbeaux et qui l'ont refusé sous des prétextes divers. Ce sera édifiant !

Pour moi, je tiens à répéter ici ce que j'ai déjà dit mille fois : *Je ne connais pas Henri Guilbeaux personnellement, je ne l'ai jamais vu. Mais je le tiens pour un parfait honnête homme et jusqu'à* PREUVE FORMELLE IRRÉFUTABLE *du contraire, je maintiendrai mes dires envers et contre tous. Avec l'accusateur, je veux entendre l'accusé, librement lui aussi. Sinon, je ne puis condamner.*

Mais il ne s'agit pas de cela aujourd'hui. Dans cette revue féministe, je veux défendre une femme, une pauvre femme que l'on ne craint pas de mêler, elle aussi, à ce scénario de roman-cinéma. Le cuistre Léon Daudet nous a montré ce qu'il peut faire à propos de Mme Malvy — dont on me permettra de saluer ici au passage la sublime noblesse d'âme.

Dans l'*Action Française* du 16 juillet dernier, après avoir édifié son habituel château de cartes — biscautées — il ose écrire : « *Quand Guilbeaux n'opérait pas lui-même, il confiait ses commissions à sa femme née Henriette Cobrat. Il joua ainsi un rôle important dans l'organisation des mutineries militaires du printemps de* 1917..... » et plus loin » ..... *Guilbeaux était un des favoris et des missionnaires du patron (Caillaux-Malvy) et sa femme Henriette Cobrat faisait la navette entre Genève et la place Beauvau.* »

N'insistons pas sur le ridicule grotesque de cet accouplement Guilbeaux-Caillaux ! Sauf le son final de leur nom, ces deux hommes n'ont pas grand chose de commun. Le second ne connaissait probablement le premier que par ouï-dire — et encore ! — Quand à Guilbeaux, il a suffisamment jugé l'ancien ministre — et de façon assez sévère — pour qu'il soit inutile d'insister.

Rectifions aussi, Monsieur Daudet, une faute d'orthographe que sa répétition acharnée ne peut plus faire admettre pour une vulgaire coquille. Mme Guilbeaux s'appelle Henriette *Colrat* et non *Cobrat*, comme vous vous plaisiez à le dire. Le flic amateur — fonctionnaire de la République, s'il vous plait ! — qui vous a renseigné, écrit bien mal. Peut-être aussi a-t-il dû faire vite — tous les chefs ne sont pas encore vendus au royalisme ! — et peut-être a-t-il recopié en hâte dans quelque W.-C., mal éclairé, les rapports confidentiels — dont le secret est inviolable, chacun sait çà ! — Enfin, bref, si ce renseignement peut vous servir, je vous le livre volontiers.

(1) Echevin de la ville de Buxelles, il fasait une propagande patriotique intense, souvent sous des formes enfantines.

Je vais d'ailleurs continuer : ça m'amuse de jouer au mouchard quand je sais que cela ne peut nuire à personne. J'ai vu Mme Guilbeaux quand elle est venue à Paris. Entre parenthèses, Guilbeaux lui-même, depuis qu'il est parti en Suisse, n'a jamais remis les pieds sur le pavé parisien. Vous le savez bien d'ailleurs : M. Pascal d'Aix, notre dévoué consul, ne vous eût-il pas télégraphié de suite l'heure de son départ. Et vous savez bien aussi que *James Burkley* et *André Le Faivre* sont uniquement les pseudonymes sous lesquels il collabora jadis à différents périodiques d'avant-garde. Voyez-vous, Monsieur Daudet, j'ai idée qu'un correspondant facétieux a dû, se « foutre » de vous dans les grandes largeurs. Il n'a pas eu tort d'ailleurs, vous marchez si bien que c'en est une joie ! Rappelez-vous Karl, le correspondant de Quesnay de Beaurepaire lors de l'affaire Dreyfus, et méditez si vous avez le temps et la capacité cérébrale nécessaires.

Bref, Guilbeaux n'est pas venu à Paris depuis 1915. Il essaya une fois, officiellement d'ailleurs. On lui fit bien comprendre que c'était inutile d'insister. Mais sa femme est venue. Pour des affaires de famille. *Uniquement*. Je vous livrerai si vous le voulez — *et si vous me jurez d'être propre et poli !* — l'adresse de ses parents chez qui elle descendit. Ce sont de bons petits commerçants français, pas exaltés pour un sou, braves gens au demeurant. Ils ne sont pas loin de partager vos idées, peut-être. Mais ils sont polis, bien élevés. Ce qui creuse entre vous un insondable abîme. Et ce qui fait que j'ai pu converser avec eux, gentiment, poliment.

Mais Mme Guilbeaux n'a porté, ni à l'aller, ni au retour, nulle lettre, ni imprimé. Venue pour voir sa famille, elle est repartie comme elle était arrivée sans voir Caillaux, ni Malvy, ni Almereyda. Et elle n'a pas fait la navette.

M. Pascal d'Aix, consul deô France et agent avoué de l'*Action Française* à Genève, ne délivrait pas si facilement que cela des passeports à ses adversaires politiques.

Nous savions déjà, Monsieur Daudet, par l'histoire d'un mariage fameux suivi d'un divorce non moins fameux que bien prévu et préparé, nous savions déjà que dans votre famille l'on sait se servir des femmes. Nous ne savions pas que vous pouviez insulter aussi bassement, calomnier aussi lâchement, une femme absente et sans défense. Notre conviction est faite.

C'est un mutilé de la guerre qui, pour toute *Part du combattant*, réclame simplement le droit de vous dire ceci, ouvertement :

VOUS ÊTES UN MUFLE ET UN GOUJAT !

Maurice WULLENS

Libres propos de Marianne

Classe ouvrière et Haute-Cour

La classe ouvrière ne peut pas rester indifférente à ce qui s'est passé en Haute-Cour. Ce serait une faute de sa part de dédaigner ou de feindre d'ignorer que le procès Malvy fut aussi le procès de la classe ouvrière.

C'est bien un peu la Confédération Générale du Travail qui fut traduite devant la barre.

Sous forme de témoignages édifiants elle s'est éloquemment défendue en justifiant par l'organe de ses délégués autorisés toute la politique très adroite, très sage et très bienveillante à son égard de M. Malvy en particulier et de tous les Ministères en général, qui se sont succédés depuis la guerre.

Ainsi la folle haine de réactionnaires avérés a pu soulever un tel scandale !

Sous le mensonger prétexte du patriotisme, tout ce que le mépris de la démocratie a pu suggérer de hideuses accusations aux gens du roy s'est accumulé contre un homme.

Malvy est coupable d'avoir réussi à empêcher que s'ajoute à la guerre horrible des nations, la guerre odieuse d'un Peuple contre lui-même.

Et de fameux républicains ont laissé faire ; et des bandits vénérables ont aidé à cela !

CENSURE

Sachons attendre

Que de fois me suis-je écrié : « Patience !... Attendons encore !...

En ce moment le théâtre de la guerre ne laisse pas que de nous réserver des surprises.

Souhaitons qu'elles soient bonnes pour nous, c'est-à-dire qu'elles soient bonnes pour l'*Humanité* puisque nous avons toujours su placer l'Humanité au-dessus de tout et que, s'il avait dépendu de nous, jamais, au grand jamais, la Guerre, ce crime des crimes ne se fut produite entre les Humains !

Et c'est pour qu'un tel spectacle ne se renouvelle plus sur la terrre qu'il faut que se fasse entendre la Voix des Femmes !

« Tout vient à point à qui sait attendre » dit-on. C'est vrai.

Essayons donc de savoir attendre encore.

Cela ne signifie pas qu'il faut s'endormir. Cela signifie qu'il faut prendre ses dispositions pour être prêts aux grands jours qui feront l'avenir plus radieux pour l'Humanité par le Travail en Liberté et par la Paix qui naîtra pour être définitive, quand les Peuples sauront le vouloir et l'imposer !

La Vie chère

Dès l'instant qu'en une époque comme celle-ci un gouvernement ne se sent pas capable d'oser prendre des mesures adéquates à la gravité de la situation, c'est aux gouvernés de se montrer collectivement à la hauteur des circonstances.

Les travailleurs, dans certaines corporations, l'ont compris et, par la seul force de leur organisation, ils sont parvenus à imposer à ceux qui les emploient des salaires presque conformes aux exigences de la situation. Malheureusement la hausse des vivres continue, et celle des salaires s'arrête.

Il s'ensuit alors une répercussion regrettable.

Les uns disent : « Tout augmente, parce que les ouvriers sont trop exigeants ! »

Les ouvriers répliquent : « On ne peut vivre avec les meilleurs salaires d'autrefois. Ils sont maintenant des salaires de famine !»

Et ces derniers ont raison.

Pourtant les gouvernants savent bien à quoi s'en tenir.

Ce ne sont là que des conséquences d'une mauvaise situation commerciale due à la pénurie des transports, sans doute, mais due surtout à l'insatiable cupidité des commerçants.

Ceux-ci se prétendent la proie des spéculateurs et, pour n'en pas être les victimes, ils se rattrapent, sans scrupules, sur le

C'est ainsi que s'accumulent peu à peu les

Certainement. Tout cela est vrai et nul ne le conteste sérieusement.

Mais le remède n'est pourtant pas si compliqué qu'on ne le puisse appliquer dans toute sa rigueur. Pourquoi ne l'applique-t-on pas ?... Mystère et... Réaction !

En somme, la guerre fait des malheureux à l'arrière parce que ceux-ci sont les victimes des profiteurs et des spéculateurs de toutes sortes qui se sont installés au mieux dans les louches profits.

Contre l'agio et le mercantilisme des bandits qui vivent en s'enrichissant de la misère et des souffrances d'un peuple laborieux il n'y a qu'une solution.... Ell ne sera pas celle du gouvernement trop occupé à traquer la classe ouvrière.

Il faudrait de suite imposer des règles rigoureuses de probité entre producteurs, vendeurs et consommateurs ou établir l'entente directe entre producteurs et consommateurs par le système de la coopération bien comprise.

Mais cela n'est pas de la compétence d'un Clémenceau ou de quelqu'un de sa troupe....

MARIANNE

Ces deux numéros suffisent à me montrer le résultat de l'accouplement de l'Eglise du Christ avec le Mars moderne...

..... **CENSURE** .....

PROPOS

Vichy, 4 août

L'hôtel où je suis étant fréquenté exclusivement par des provinciaux, je puis constater avec effarement les ravages que la guerre a exercé dans ces milieux Je pense à vous, Léon Werth : que de types vous trouveriez ici qui tenteraient votre plume, ou plutôt l'impitoyable scalpel, la psychologie avec lequel vous écrivez !

Je trouve, par exemple un gaillard dans le genre de frère Jehan des Entommeures. C'est un missionnaire qui vient soigner son foie et qui ferait bien de traiter aussi sa foi. Il veut l'anéantissement non seulement de l'Allemagne, mais encore de tous ses habitants. Simplement !... En vain je l'engage à mesurer l'importance d'une telle opération. Il tient à sa détermination, et ajoute avec une candeur décidée : Ce n'est peut-être pas très chrétien, mais c'est comme ça !

Je dois subir aussi les divagations extrêmistes de je ne sais quelle comtesse de la Purée constamment fourrée dans les soutanes de monseigneur Pons, lequel, tous les soirs et malgré la chaleur, attire un nombreux auditoire féminin en faisant une suite de conférences sur la Repopulation !

Cette personne est redoutable car elle est puissamment nantie de tous les aphorismes de guerre dont, depuis quatre ans, l'*Echo de Paris* bourre et farcit ses malheureux lecteurs. Lorsqu'elle a commencé de les dévider en les déclamant, elle ne saurait s'arrêter et son auditeur doit les entendre jusqu'au bout.

On la voit dans le passage de la Poste à l'heure où l'on y affiche le Communiqué, et elle accompagne sa lecture de commentaires d'un chauvinisme plutôt extravagant, au grand ahurissement des personnes qui font cercle autour du télégramme officiel. Malheur à celle qui n'approuve pas ses frénésies ; elle est incontinent traitée de Boche. Voilà un mot qu'on a bien fait d'inventer pour elle. Elle y met toutes ses rancœurs, sa haine et sa purée recuites. Impossible de rendre le ton et l'intensité avec lequel elle prononce *Bauche*. Et comme chacun se moque elle réplique : Mais c'est donc plein de Bauches dans ce Vichy ? Et elle les menace de son ombrelle. Elle pourrait bien descendre d'une de ces suaves aristocrates qui, en 1871, sur le plateau de Satory portaient aussi des ombrelles et s'en servaient d'une manière que la censure ne permettrait pas de rappeler.

⁂

O les beaux couchers de soleil sur l'Allier ! Un soir le vent se lève, le temps se met à l'orage. Le ciel tragique et bouleversé offre un démonographie qui semble l'image de notre époque : Il recèle toutes les vapeurs infâmes et reflète les ignominies qui déshonorent la terre. Des nuages étranges, violâtres, ardoises, orangés y forment des plans successifs qui bientôt s'échevèlent et s'entremêlent, projetant des panaches empourprés, semblables aux éruptions tentaculaires que nous révèle la photographie solaire — qui bientôt s'effacent et se perdent dans les obscurs abîmes de l'indigo céleste, projetant dans le pur métal en fusion de la rivière sinueuse en ses sables

Des reflets d'incendie et des flaques de sang !

O ciel tourmenté, ciel de guerre et d'horreur ; depuis quatre ans, je porte en mon cœur dévasté le microcosme fidèle de ton spectacle de désolation !

ERMENONVILLE.

P. S. — En réponse à mes *Propos* du 4 juillet, M. Augustin Hamon a bien voulu me consacrer des « Explications » dans le dernier numéro de *la Voix des Femmes*. Il me cite ses sources d'informations : le *Times* et le *Temps*. Grand merci ! Le journal de Nordscliffe, le Maître du télégraphe, qui supprime les dépêches qui ne lui plaisent point et qui *fait* celles dont il a besoin ! (Times is money). Quant à notre Times français, il fait savoir comment il a été entardieusé dès avant la guerre, et comment il reste en cette impasse... Au surplus, je regrette de ne pouvoir continuer une discussion d'une si parfaite courtoisie française ; mais je vois bien que je ne pourrais rien pousser à fond. En effet je me verrais châtier par la censure tous mes arguments profonds et probants, alors que l'exterminisme de mon aimable contradicteur pourrait se donner libre cours. La lutte n'est pas égale, mais je préfère tout de même le côté où je me tiens.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris